

# FAWAZ BAKER SAMIR HOMSI

MER 26 SEPT À 20H30

JEU 27 SEPT À 20H30

VEN 28 SEPT À 21H30

SALLE DE RÉPÉTITION

DOSSIER DE  
PRESSE

LEQUARTZ  
SCÈNE NATIONALE BREST

Réservations  
[www.lequartz.com](http://www.lequartz.com)

02 98 33 70 70



**FAWAZ BAKER**

**SAMIR HOMSI**

Syrie - Oud, chant, percussions

Oud, percussions, chant

**Fawaz Baker**

Percussions, chant

**Samir Homsy**



**Fawaz Baker** n'en finit pas de revisiter le riche patrimoine moyen-oriental où musiques syriaque, arabe, arménienne, kurde et turque se fécondent les unes les autres. Dans ce concert qui fait la part belle à ses compositions, il tisse avec son complice **Samir Homs**i un voyage musical raffiné, ourlé de motifs aux couleurs moirées. Salé, pimenté, acide ou sucré : on en vient à se griser de ces morceaux aux parfums si épicés.

# FAWAZ BAKER



Musicien dès l'enfance, Fawaz Baker fut architecte de profession avant de se consacrer exclusivement à la musique. Dessiner l'espace et le temps, accueillir le silence : la transition lui fut naturelle. De l'accordéon de son enfance en accompagnement du chant, au clavier puis à la contrebasse, il a exploré plusieurs univers (hard rock, jazz, blues) et consacré des années à l'étude de la musicologie et des influences multiples de la musique aleppine (Ottomane, Iranienne, arménienne, Indienne et d'Asie Centrale, dont la tradition soufie). La guerre a finalement arraché le joueur de Oud à sa ville et à tout ce qu'il avait construit, même s'il a tenu à rester longtemps solidaire de ses habitants : il a dirigé plusieurs années le conservatoire de Musique d'Alep où, dit-il, le plus grand défi était de composer entre l'enseignement de la musique classique occidentale et celui de la musique traditionnelle orientale. Au-delà de la joie et de la tristesse, la musique lui permet d'inventer de nouveaux sentiments et de créer une nouvelle mémoire. Musicien engagé, Fawaz Baker passe une partie de son temps dans les camps de réfugiés syriens au Liban et en Jordanie pour transmettre aux enfants sa passion de la musique, et leur faire réapprendre le silence, loin de la bruyante guerre.

# SAMIR HOMSI



Percussionniste syrien renommé, Samir Homsy vit actuellement à Paris. Il a étudié la musique arabe, le Oud et les percussions dans son pays d'origine. Il a participé à de nombreux festivals en France, Belgique, Espagne, Algérie et Maroc. Samir a joué avec la chanteuse Sapho, le trompettiste Ibrahim Maalouf, le violoniste Safwan Kenani, le chanteur, oudiste et compositeur palestinien Moneim adwan ou encore la troupe alquds. Du tabla au djembé en passant par les kanun, bandir, rek ou encore le bongo, ce qui étonne quand on passe en revue les instruments dont il a la maîtrise, c'est l'extrême richesse des percussions qui enrichissent les formations auxquelles il participe. Partout, ses trilles percutants et ses cascades qui virevoltent autour des mélodies font merveille.

8 > 16 DÉCEMBRE 2018

# NOBORDER #8

**FESTIVAL** DES MUSIQUES  
POPULAIRES **DU MONDE**

PORSPODER  
GUESNOU  
ÎLE D'OUESSANT  
BREST

# POPULAIRES

DU

À PORSPODER, GOUESNOU, ÎLE D'OUessant  
**DU 8 AU 11 DÉCEMBRE 2018**

À BREST, AU QUARTZ, AU VAUBAN, À LA CARÈNE,  
AUX ATELIERS DES CAPUCINS, AU BEAJ KAFE  
**DU 11 AU 16 DÉCEMBRE 2018**

**FAWAZ BAKER / MAZAD CAFE / BEL AIR DE FORRO /  
STRANDED HORSE YANN TAMBOUR / TRIO PETRAKIS  
LOPEZ CHEMIRANI / LES FILLES DE ILLIGHADAD /  
YILDIZ / PEEMAÏ / ASHWINI BHIDE-DESPANDE /  
MERIDIAN BROTHERS / CHARKHA / LO BARRUT / YOM  
& THE WONDER RABBIS / LE VOYAGE DE ZYRIAB BAB  
ASSALAM / WAR-SAV / QUARTET MUSIQUES TÊTUES /  
TALEC NOGUET / LE GALL-CARRÉ MOAL / NIÑO DE  
ELCHE / LANKUM / PEVARLAMM / ALTAVOZ / AMMAR  
808 & THE MAGHREB UNITED / DJ WONDERBRAZ / DJ  
MISSY NESS / SOURDURE / VIOLONEUSES**

[www.festivalnoborder.com](http://www.festivalnoborder.com) / [www.lequartz.com](http://www.lequartz.com)

## **NOBORDER#8, C'EST AUSSI DU 13 AU 15 DÉCEMBRE AU QUARTZ**

> Le Colloque « de l'oreille à l'œil » de Fawaz Baker  
> La Rencontre « Diversité culturelle et droits culturels » de Bretagne  
Culture Diversité et de l'Université de Bretagne Occidentale

[www.bcd.bzh/fr/accueil](http://www.bcd.bzh/fr/accueil)

> La journée de Rencontres « Retour aux Sources, Ailleurs en  
France » du Conservatoire à Rayonnement Régional de Brest  
métropole

<https://conservatoire.brest.fr>

> La Rencontre Professionnelle de Bretagne(s) World Sounds

<https://bretagnesworldsounds.wordpress.com>



LUNDI 9 OCTOBRE 2017

Thierry Dilasser

Il est l'un des artistes auxquels le Quartz, à Brest, a décidé de s'associer pour les trois prochaines années. Accompagné de cinq autres musiciens, le Syrien Fawaz Baker interprétera, demain soir (\*), dans le grand théâtre de la scène nationale, ses « Voix d'Alep ». Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il mérite d'être entendu. À tous points de vue.



Photo T.D.

## Musique. Fawaz Baker, artisan de la paix

« La guerre est un phénomène naturel, comme tout le reste. On accepte l'idée de la mort, je ne vois pas pourquoi on n'accepterait pas l'idée de la guerre. Après, il y a des gens qui sont faits pour faire la guerre et il y a ceux qui sont faits pour autre chose. Moi, je suis fait pour autre chose. Je n'ai rien à apporter à la guerre, bien qu'elle, la guerre, m'ait au final été très bénéfique. Ça a détruit beaucoup de préjugés que j'avais dans la tête, comme celui de faire une carrière : tout ça ne veut plus rien dire pour moi. Ceux qui n'ont pas tout perdu, leurs projets, leurs biens, leurs rêves, ne peuvent pas comprendre ». Fawaz Baker est de ces gens qui, quand ils s'expriment, capturent instantanément l'attention de leur auditoire.

### « Un filet sur les ailes d'un oiseau »

S'il n'a eu à « souffrir que de pertes matérielles », il a vécu un an sous les bombes avant de devoir fuir Alep, sa ville natale, en Syrie. Et encore, presque malgré lui. « J'étais parti quelques jours à l'étranger. Je n'ai jamais pu rentrer. Car entre-temps, l'aéroport avait été bombardé ». À l'époque, il dirige encore le conservatoire de cette cité antique. « J'habitais dans un quartier assez chaud. Il y avait les bombardements, les maisons autour de moi tombaient les unes après les autres. Il y avait

des snipers partout, on ne pouvait pas s'approcher des fenêtres, je vivais dans une salle de bains », raconte-il encore.

De cet absolu chaos, l'artiste tirera donc « une libération ». Et un rapport à l'existence qui conditionne aujourd'hui encore la nature de son œuvre. « Quand votre unique priorité est de rester vivant, vous mesurez à quel point seul le présent compte. La guerre m'a appris à respecter le présent. Et du point de vue de la création, c'est très important. Parce que quand la note sort, il faut lui laisser sa liberté et non pas lui faire porter le poids d'une ambition, d'un projet d'avenir ou d'une histoire ancienne qui pourrait l'alourdir. Une note, une mélodie, quand elle sort, elle a juste envie de respirer. L'intention, l'ambition, pour une note, c'est un filet jeté sur les ailes d'un oiseau ».

### « La musique sauvera le monde »

Et Fawaz Baker sait de quoi il parle. À la tête d'un cabinet d'architecte à Lyon jusqu'à la fin des années 1980, il enchaîne, à l'époque, les projets résidentiels pour de riches clients du Golfe. « Hormis un hôpital, je n'ai fait que des projets d'habitation haut de gamme. J'aurais préféré faire autre chose mais le marché était là... ». Un marché qui devra bientôt se

débrouiller sans lui. « En 1990, j'ai décidé de rentrer en Syrie sur un coup de tête ». Ses enfants, eux, resteront faire leurs études à Lyon. Lui effectuera toutefois, avant de revenir prendre la direction du conservatoire de sa ville natale, une escale de cinq ans au Caire, au cours de laquelle il travaillera pour le compte de l'institut français d'archéologie orientale.

« C'est un homme qui a eu mille vies », dit de lui Matthieu Banvillet, directeur du Quartz, un artiste en exil « empreint d'une magnifique humanité ». « Car il n'est pas seulement un sublime joueur d'oud et de contrebasse, il est aussi un pédagogue, un penseur, un militant, qui est convaincu que seule la musique sauvera le monde ». Les trois écoles de musique que l'intéressé a récemment ouvertes dans trois camps de réfugiés au Liban et en Jordanie illustrent à eux seuls cette conviction.

### « Artisan simple et modeste »

De son association avec le Quartz (\*), cet « artisan simple et modeste », comme il se définit lui-même, attend « une autre forme de libération ». « Ça ne m'intéresse pas de vendre ce que je faisais avant. Ce qui est fait est fait ». Formé à la musique orientale, Fawaz Baker a touché à tout. Au jazz mais aussi au rock, au

hard-rock, au blues, au classique ou au baroque. Proche de la Kreiz Breizh Akademi et « vieux copain » d'Erik Marchand, rencontré en 2009 à Alep et qui lui a depuis fait découvrir la Bretagne et sa musique, il entend aujourd'hui poursuivre son chemin, une œuvre « indéfinissable et détachée de toute notion géographique ou temporelle ». Car pour le reste, « la vie suit ses propres mouvements, et n'a que faire de ma peur ou de ma colère ».

\* Demain, à 20 h 30, au Quartz. Tarifs : 13/16/19/25 €. Renseignements au 02.98.33.70.70.

\*\* C'est, plus précisément, avec un collectif de musiciens syriens, s'articulant autour de la personnalité de Fawaz Baker, que le Quartz a décidé de s'associer pour la période 2017-2020. Le format du « collectif » étant également celui retenu pour les comédiens (le collectif OS'O) et danseurs associés (le duo flamand composé de la chorégraphe et danseuse Lisbeth Gruwez et du compositeur Maarten Van Cauwenbergh).

**T** sur [letelegramme.fr](http://letelegramme.fr)  
Voir la vidéo

## Fawaz Baker va devenir sérieux, et ça lui plaît !

Musicien dès l'enfance, architecte et formidable joueur d'oud et de contrebasse, le nouvel artiste associé du Quartz « pour 1 000 jours » a déjà vécu 1 000 vies... Son « dada » ? Les rencontres.

### Entretien

**Vous voilà artiste associé au Quartz, pour « 1 000 jours » (sic). Quels sont vos plans ?**

Je ne sais pas ! On le saura en le faisant. Ils vont me forcer à devenir sérieux, ça me plaît ! J'ai tant de choses à raconter ! Déjà, je vais évoluer dans un nouvel environnement. Brest, une ville où je suis venu souvent, une des dix villes, comme Alep, que je considère comme miennes. Mon rôle est d'imaginer des propositions, de donner un point de départ. Un exemple ? Je travaille depuis dix ans avec Erik Marchand et la Kreizh Breizh Akademi. On bosse sur un projet avec des sonneurs, ces gars qui ne jouent que cinq notes sans pouvoir moduler le volume sonore, ça risque d'être intéressant !

**Musicien dès l'enfance, architecte, directeur du Conservatoire de musique d'Alep, votre parcours est étonnant...**

J'en ai marre d'évoquer ma biographie ! Elle change tout le temps ! Sérieusement, la musique a toujours été la seule chose constante dans ma vie. Mon parcours professionnel, ma carrière ne m'intéressent pas. Je m'attache uniquement à mon cheminement, aux essais, aux laboratoires musicaux. La réussite, pour moi ? Lorsque je joue avec un partenaire et que ça fonctionne.

**Comment avez-vous monté ces Voix d'Alep ?**

J'ai réuni six musiciens soi-disant syriens mais extrêmement différents : certains vivent à Paris depuis 30 ans, d'autres viennent de s'y réfugier, certains sont pros, d'autres amateurs. Mon « dada », aujourd'hui, c'est les rencontres. J'ai voulu réunir cette Syrie qui a explosé autour



Dans « Voix d'Alep », Fawaz Baker, nouvel artiste associé au Quartz, ici avec la chanteuse Joudi Batri, interprète des airs transmis de génération en génération, armés uniquement de leur beauté.

d'un répertoire des plus variés. J'ai énormément travaillé, peaufiné les moindres détails. Pour moi, tout passe par l'écriture, je n'écris pas dans l'abstrait. Bien sûr, c'est très contradictoire : à Alep, lors d'un concert, le moment crucial, c'est quand l'artiste se lance dans l'impro. Ces *Voix d'Alep* reposent donc sur deux fondamentaux : « Voilà ce que je veux » et « Faites ce que vous voulez » !

**Comment avez-vous travaillé alors, avec ces musiciens si différents ?**

J'ai rencontré chacun, je me suis imprégné de ses sensibilités. J'écris sa partition pour lui, dans sa tradition à

lui. Ou à elle, puisque j'ai invité Joudi Batri, cette chanteuse si recherchée dans le chant oriental parce qu'elle possède cette formidable capacité physique à « orner » qui n'est pourtant pas très bien reçue en occident. Pour moi, un concert, c'est comme un être vivant, il faut lui donner des forces, le nourrir, l'arroser. Je suis un jardinier !

**Vous allez embarquer d'autres artistes syriens dans l'aventure du Quartz ?**

Ça m'embête, ce mot « syrien ». Je ne suis pas que musulman, que arabe, que syrien. Je ne veux pas être catalogué « artiste syrien », je travaille avec des artistes d'horizons très différents.

Je viens du soufisme. La première chose que l'on apprend, c'est de ne pas dire qu'on est soufi, de ne pas donner d'étiquette, ni à soi ni aux autres. Nous sommes tous voués à nous ouvrir, nous ne pouvons pas continuer comme ça. Je comprends qu'il fasse passer par les clichés pour évoquer mes projets mais je ne serai jamais celui qui les fabrique.

Propos recueillis  
par Frédérique GUIZIOU.

**Mardi 10 octobre**, de 12 h 30 à 13 h 30, *Paroles d'artistes associés* avec Fawaz Baker, gratuit. À 20 h 30, *Voix d'Alep*. De 13 à 25 €. Au Quartz.

Reportage

Bien que réfugié en France, l'ancien directeur du conservatoire d'Alep **FAWAZ BAKER** continue de donner des cours à de jeunes Syriens vivant dans un camp à la frontière libanaise, au sein de l'école de musique Action for Hope. Un instrument entre les mains, ces enfants voient la vie et l'avenir autrement.

TEXTE ET PHOTO Francis Dordor

# NOTES D'ESPOIR

**FIXÉ AU PORTAIL, UN ÉCRITEAU RÉSUMÉ EN TROIS MOTS L'AMBITIEUX PROJET : "ACTION FOR HOPE".** Nous sommes à Bar Elias, à l'extrémité est de la plaine agricole de la Bekaa. Beyrouth est à une heure et demie de route, la frontière syrienne à quelques kilomètres. Une zone où "œuvrer pour l'espoir" n'a rien d'une vaine parole. Dans les pièces de la maison de parpaings blancs, des élèves se regroupent selon leur niveau, qui muni d'un oud, qui d'un buzug, d'un accordéon, d'une darbouka. Derrière une porte, une nichée de petits débutants s'égosille en chœur sous la direction d'une professeure palestinienne en vareuse kaki. Tandis que dans le grand salon meublé de quelques chaises, un groupe d'une dizaine d'étudiants confirmés, filles et garçons mélangés, se lance dans l'exécution d'une pièce instrumentale sous la conduite de Fawaz Baker, directeur musical de cet établissement pas comme les autres. Multipliant gestes théâtraux et mimiques éloquentes, Fawaz se montre intransigeant, mais pas terrorisant. L'espoir est une fleur si fragile.

La trentaine d'élèves réunie ici est composée en majorité de réfugiés syriens. Certains viennent d'Alep, d'autres de Raqqa, Quneitra ou Homs. Des noms qui depuis six ans criblent sans relâche les écrans de l'actualité. Ces enfants de la guerre civile syrienne en cours depuis 2011 ont entre 10 et 16 ans. Ils vivent avec leurs familles dans des camps. La plupart sous des tentes de fortune, comme celles que l'on rencontre en bord de route. Bâties à l'aide de bâches en plastique et de matériaux de récupération, s'y devinent promiscuité et inconfort. *"Au début, j'ai eu des enfants incapables de se concentrer, admet Fawaz. Mais la musique m'a rapidement permis de capter leur attention et les a détournés pour quelques heures de leurs problèmes. Surtout des rapports de force qu'ils subissent en permanence."* Action for Hope →



Fawaz Baker enseigne à ses élèves l'usage des instruments arabes traditionnels. Mais pas que.



Le chœur d'enfants, sous la direction d'une professeure palestinienne

dont l'hôtel Sheraton d'Alep, qui aux dernières nouvelles tient toujours debout. *"Je suis devenu très riche mais la quarantaine venue, j'en ai eu marre. J'ai fermé mon bureau en trois mois. Entre-temps, j'avais repris la musique, investi dans des projets, produit le disque d'un groupe, Dopamine, qui adaptait des airs de jazz aux instruments orientaux. C'est vers cette époque, à la fin des années 2000, que l'on m'a proposé le poste de directeur du conservatoire."*

Avec Fawaz, le pont entre architecture et musique est vite franchi. *"Une bonne architecture donne à la lumière la place nécessaire pour se balader. Une bonne musique donne au silence l'espace nécessaire pour s'installer."* Lui qui osait l'usage du béton, du verre et de l'aluminium pour des constructions de style oriental tente d'imposer d'autres matériaux au sein de l'institution alépine. *"J'ai voulu bousculer les certitudes, montrer aux adeptes de l'orthodoxie qu'ils n'avaient pas le monopole de la création. Je suis allé jusqu'à inviter un groupe de rap dans l'enceinte du conservatoire. J'ai toujours pensé qu'une culture qui s'enferme finit par moisir. Mes idées ne sont pas passées. J'ai abandonné au bout d'un an et demi. Et puis la guerre est arrivée..."* Possesseur d'une grande propriété où avait été aménagés une salle de concert et un studio d'enregistrement, il se retrouve à Paris en tant que réfugié avec 300 euros en poche.

### Depuis son arrivée en France, Fawaz se consacre à ce qu'il sait faire de mieux : construire, bâtir, créer.

Des projets avec Erik Marchand et des sonneurs bretons, un partenariat avec le Quartz de Brest, un concert à la Philharmonie avec l'Orchestre de chambre de Paris : son carnet de commandes est déjà bien plein. Reste que l'idée qui lui tient le plus à cœur est un disque avec les élèves de Bar Elias. *"Je veux faire un disque qui émerveille, clame-t-il. Pas qui sollicite la pitié. Pour l'instant, j'ai cinq élèves qui sont fin prêts. Dix le seront prochainement. Cela va nécessiter du travail mais je suis sûr du résultat."*

Hassan Al Jaber, 14 ans, chanteur et oudiste, a déjà une petite notoriété de star que le professeur, par souci de cohésion de groupe, tente de freiner. Hassan est le plus jeune fils d'une famille

de six enfants originaire de Quneitra, dans le Golan. Son père, en phrases courtes, nous raconte sa vie d'avant, et celle d'aujourd'hui. C'est-à-dire tout ce qu'il a perdu avec la guerre, sa maison, son entreprise de carrelage... Et tout ce qui compose son nouveau quotidien, une tente dans le camp et les 27 dollars alloués par les Nations unies. Aussi, que son fils avec sa voix d'or puisse revenir d'un mariage avec 50 dollars en poche est une aubaine. Sachant que lui en est réduit à ramasser des déchets en plastique pour les vendre au kilo, et que ses enfants n'ont pas de boulot. *"Au moins, avec ces parents-là, ça se passe plutôt bien, souligne Fawaz. Ils comprennent. Parfois j'ai affaire à des ânes. Des pères qui battent leurs filles, qui cassent leurs instruments. La seule raison pour laquelle ils les envoient à l'école, c'est qu'on leur donne à chaque cours 2 euros de dédommagement. Parfois, j'ai même l'impression qu'ils m'envoient leurs enfants comme ils l'envoieraient à un pervers sexuel!"* Il y a le triste cas de la petite H, la seule qui ne nous sourira pas de tous les élèves rencontrés ce jour-là. *"Son frère a quitté l'école et elle, par obligation familiale, doit le suivre. Alors qu'elle veut continuer et qu'elle est douée."*

L'espoir est une denrée décidément bien précieuse dans la plaine de la Bekaa, où se concentre une grande partie du million et demi de réfugiés syriens. En juillet dernier, des combattants du Hezbollah sont venus en découdre avec des terroristes dans le village d'Arsal, proche de la frontière, non loin de Bar Elias. Premières victimes collatérales, nombre de réfugiés ont vu leurs tentes détruites. Il faut aussi compter avec la rhétorique gouvernementale hostile à leur égard, les maires de localités environnantes qui veulent fermer leurs commerces et les pétitions appelant à les chasser du Liban qui recueillent des milliers de signatures. Dans ce chaos, Fawaz et l'école Action for Hope s'efforcent de *"réinstaller un certain silence. Pas un silence de mort. Non, celui qui est comme la page blanche sur laquelle naît la musique"*. ●

Concert Fawaz Baker, le 6 décembre à 12h30 à Brest, dans le cadre du Festival NoBorder



La classe d'oud attire nombre des jeunes élèves de l'école

## “Réinstaller un certain silence. Pas un silence de mort. Non, celui qui est comme la page blanche sur laquelle naît la musique”

FAWAZ BAKER

a beau être une école de musique unique en son genre, elle n'en conserve pas moins des critères d'excellence propres à n'importe quel conservatoire. Ne sont acceptés que les élèves qui réussissent un examen d'appréciation. De sorte que sur les six cents enfants auditionnés depuis août 2015, date de l'ouverture, seuls cent cinquante ont été admis à suivre un programme s'étalant sur cinq semestres et comprenant entre six et huit heures de cours hebdomadaires. Y sont enseignés le chant et les principaux instruments utilisés dans le répertoire arabe, l'objectif étant de transmettre à ces jeunes pratiquants une part du riche héritage musical moyen-oriental. Mais pas que...

A l'origine du projet, il y a l'Egyptienne Basma El Husseiny, activiste culturelle au long cours, qui s'est fixé pour mission d'ajouter la création artistique au nombre des outils pour réparer les dégâts de la guerre et surmonter ses conséquences – exode, pauvreté, traumatismes psychologiques. C'est elle qui depuis cinq ans lutte pour financer les deux écoles battant pavillon Action for Hope – la seconde se trouve à Amman, en Jordanie – au sein desquelles une vingtaine de professeurs enseignent actuellement. L'Unesco, la Fondation Aga Khan, l'Institut Goethe, la Fondation Ford ont compté, ou comptent, parmi les donateurs. Deux autres fondations à but culturel, Doen et Kulturstiftelsen, l'une néerlandaise, l'autre suédoise, participent également à l'effort budgétaire. “La prise en charge d'un enfant revient à environ 4 000 euros par an, détaille Basma. Le plus coûteux étant le transport.” Surtout depuis que l'école située dans le camp de Chatila, près de Beyrouth, a dû fermer ses portes. “Le bruit reste la principale raison de notre renoncement, explique Fawaz. Mais une certaine intransigeance parasitait aussi notre action. Il semblerait qu'à part la haine d'Israël rien ne soit digne d'être enseigné à Chatila.” Depuis, les petits musiciens de Chatila doivent prendre un bus deux ou trois fois par semaine pour venir suivre leurs cours à Bar Elias.

Le cours d'aujourd'hui s'achève sur l'interprétation de *Samaï Bayati*, pièce chère au cœur de Fawaz pour son caractère à la fois ancien et très moderne. Chacun des solistes exécute sa

partition sans accroc avant que la voix des chanteurs ne libère de ravissants mélismes. Un ange d'émotion traverse la salle de classe. A l'écoute, debout derrière ses élèves, Fawaz change soudain de visage. Le masque de sévérité du professeur tombe, révélant la mine satisfaite du mélomane. “C'est vrai, en les écoutant, j'ai eu le déclic, nous dit-il le lendemain. Je commence à y croire. Je commence à croire qu'ils pourront en faire quelque chose. Surtout les filles. Les garçons auront toujours la possibilité de monnayer leurs talents dans des mariages. Mais une fille qui s'est voilée à l'âge de 13 ans et qui joue de la musique, quel avenir? Avant, je me disais qu'au moins elles pourraient être de meilleures mères, qu'elles seraient en mesure de refuser un mariage forcé pour leurs filles. Aujourd'hui, je me dis qu'elles peuvent réussir quelque chose de plus ambitieux. Que l'espoir ne s'arrête pas à la grille de l'école.” Aujourd'hui, Fawaz se dit qu'il est peut-être en train de réussir là où il a échoué au conservatoire d'Alep, dont il fut le directeur avant la guerre...

“J'ai commencé la musique dès l'âge de 9 ans. Paradoxalement, c'est la souffrance d'avoir été sous la coupe de mauvais professeurs pendant mon enfance qui m'a donné le goût d'enseigner.” Une vocation venue sur le tard. Fils d'un gynécologue d'Alep, il se détourne de la médecine et renonce à diriger l'hôpital de son père pour incompatibilité. “Au fond, j'aurais bien aimé. Mais je tombe dans les pommes à la vue de la moindre goutte de sang”, plaide-t-il. Par défi, il se lance dans des études d'architecture entre la Syrie et la France. Sort diplômé de l'Ecole nationale supérieure de Versailles. Monte un cabinet qu'il dirige pendant vingt ans. En tant que maître d'œuvre, Fawaz a conçu une bonne centaine d'édifices,

## Au Liban, des jeunes réfugiés syriens soignent leurs souffrances par la musique

A l'est de Beyrouth, une école dispense cours de musique, d'anglais et de culture générale à des naufragés de la guerre civile.

LE MONDE | 01.12.2017 à 12h16

Par Benjamin Barthe (Bar Elias, Liban) envoyé spécial

Reagir ★ Ajouter



Partager (12)

Twitter



### LETTRE DE BEYROUTH

Des notes de jazz s'élèvent d'une maisonnette posée dans la plaine de la Bekaa, à Bar Elias, l'un des bourgs de cette vallée qui traverse l'est du Liban du nord au sud. A l'intérieur, un réfugié syrien d'une dizaine d'années, emmitouflé dans un anorak bleu, répète une mélodie de Charlie Parker. L'apprenti saxophoniste, qui suit des cours depuis seulement six mois, achève son solo sous les applaudissements d'une dizaine d'autres élèves de cette école de musique destinée aux naufragés de la guerre civile syrienne.

La petite troupe, répartie en demi-cercle, garçons et filles mélangés, entonne ensuite un air du répertoire populaire arabe. Le chœur est accompagné par deux jeunes joueuses de bouzouk (un luth à manche long) et un gamin équipé d'un darbouka (tambour). La vedette de l'ensemble est un chanteur de 11 ans, Khaled, qui a déjà la gestuelle et les mimiques d'un professionnel. *« Quand j'ai commencé les cours, au mois de mars, je ne connaissais rien à la musique, raconte le blondinet, originaire de la Ghouta, la banlieue de Damas, haut lieu de la rébellion anti-Assad. Aujourd'hui, lorsque mon père s'en va donner des spectacles dans les mariages, je l'accompagne et je chante avec lui ».*

## **Lire aussi : En Syrie, la Ghouta orientale touchée par une grave crise humanitaire**

Cette école de musique, ouverte en 2014, est née de la rencontre, un an plus tôt, dans un colloque de l'Unesco, à Paris, entre deux passionnés d'action culturelle : l'Égyptienne Bassma Al-Husseini, figure de la société civile cairote, et le Syrien Fawaz Baker, ancien directeur du conservatoire d'Alep. La première, ex-fondatrice d'une ONG à la pointe de la vie artistique égyptienne, fermée sous la pression des autorités, venait de s'expatrier à Beyrouth, où elle avait lancé Action for Hope, une organisation d'aide aux réfugiés syriens, dont le nombre au Liban approche 1,5 million.

---

### **« On fait du secours culturel »**

Le second, multi-instrumentiste, passionné par les questions de transmission, fana de blues autant que de Fairuz, icône de la chanson arabe, s'était exilé sur les bords de la Seine, d'où il cherchait à se rendre utile pour ses compatriotes. Logiquement, il a pris la tête des activités musicales d'Action for Hope, qui mise sur le développement de la créativité, pour aider les réfugiés à surmonter leurs souffrances. A lui le recrutement des professeurs, la sélection des élèves, la supervision du cursus et la direction des ensembles, appelés à se produire en concert.

« On fait du secours culturel, expose Fawaz Baker. On veut former de bons musiciens, qui vivent grâce à la musique. On veut leur donner un autre moyen que la violence de gagner leur vie. Ce n'est pas de l'art pour l'art. C'est de l'ascension sociale. » En l'espace de trois ans, 150 jeunes de 10 à 18 ans, syriens pour la plupart, mais aussi libanais, palestiniens et jordaniens, sont passés par l'un des trois centres dont dispose l'ONG : à Bar Elias, dans la Bekaa, dans le camp de réfugiés de Chatila, en lisière de Beyrouth, et à Amman, la capitale du royaume hachémite.



Grande gueule, intraitable et généreux, doté d'une culture musicale encyclopédique, Fawaz l'Alépin est un maestro haut en couleur. Cet architecte de formation, qui s'est formé sur le tas à une dizaine d'instruments, de l'accordéon à l'oud en passant par la contrebasse, le piano et les percussions, demande à ses jeunes disciples de jouer « avec le cœur » et non « avec la tête ou avec la poche ». « Dans l'Orient arabe, on aime les grandes idées, mais moi je préfère les petites solutions, dit-il. Je commence par la pratique et la théorie vient après. Dans les cours, je dis souvent à mes élèves : "Soyez un peu plus beaux !" Et ils se débrouillent. Chacun trouve dans son âme le moyen de devenir plus beau. »



Les aspirants musiciens vivent le plus souvent dans les camps informels qui prolifèrent dans la Bekaa. Un groupement de cahutes insalubres, faites de planches de bois et de bâches plastifiées. Les plus chanceux résident dans une location en dur : garage, petit appartement ou bâtiment inachevé. Tous sont tenus de suivre six heures d'instruction par semaine minimum. Au menu : pratique instrumentale, mais aussi anglais et culture générale. La formation, qui est assurée par des professionnels venus de Beyrouth, est financée par une série de donateurs étrangers, comme la Ford Foundation, le Goethe Institut, l'Unesco ou encore la fondation néerlandaise Doen.

**« UN GAMIN QUI SAIT  
JOUER DE LA MUSIQUE,  
C'EST UNE BOMBE  
LANCÉE DANS LE CAMP  
DES EXTRÉMISTES ».**  
PROFESSE FAWAZ  
BAKER, COFONDATEUR  
DE L'ÉCOLE

Leur générosité devait permettre d'ouvrir plusieurs autres écoles dans le sud-est de la Turquie, où réside une grosse communauté syrienne. Mais ces établissements n'ont jamais vu le jour en raison de l'insistance du pouvoir turc sur la séparation garçons-filles, une exigence contraire à l'éthique de Work for Hope. *« Un gamin qui sait jouer de la musique, c'est une bombe lancée dans le camp des extrémistes, professe Fawaz Baker, le mentor. J'ai vu des pères qui ont cassé l'oud de leur enfant. Mais j'ai aussi eu*

*des filles qui ont refusé de se marier après avoir commencé les leçons. Elles ont découvert, grâce à la musique, qu'il y avait mieux dans la vie qu'un mariage arrangé à 17 ans. »*

Adolescent rondouillard, Hassan Al-Jaber déprimait de ne pas pouvoir aller à l'école. L'établissement à proximité de son camp ne dispense que des cours en anglais, langue qu'il ne maîtrise pas. Une tuile de plus pour son père, un corpulent carreleur du Golan, dans le sud de la Syrie, que les combats ont poussé à se réfugier avec femme et enfants au Liban, où il survit grâce à l'aide des Nations unies.

Mais un jour où Hassan Al-Jaber chantonnait dans la rue, un professeur du centre de Bar Elias a repéré son grain de voix. Aussitôt enrôlé dans l'école de musique, le jeune homme emprunté s'est épanoui. La vidéo de sa performance lors du concert de fin d'année, donné dans un théâtre de Beyrouth, a fait la fierté de toute sa famille, éparpillée aux quatre coins du monde. *« Nous étions dans la salle, raconte sa mère, enveloppée dans une djellaba fuchsia, les yeux encore brillants d'émotion. Ce soir-là, notre fils a trouvé sa voie. L'école de musique l'a transformé. Il est devenu plus sûr de lui, plus poli aussi. »* Plus beau, en somme.